

## La place de l'enfant dans la société et dans la famille chez Diderot

Enikő SZABOLCS

Dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, la question de l'éducation commence à intéresser les contemporains, ce qui se traduit par le nombre d'ouvrages publiés sur le sujet. De cette grande masse, nous avons choisi quelques textes de Diderot où les réflexions sur l'enfance et sur les méthodes de l'éducation sont particulièrement originales et innovantes, étant donné qu'elles constituent une question sociale, morale et politique. Nous cherchons à mettre en relief les pensées éducatives de Diderot dans les *Mélanges pour Catherine II* et le *Plan d'une université*, destinés tous les deux à l'impératrice de Russie, et en particulier les chapitres où Diderot parle de la place de l'enfant dans la société ou des questions de l'éducation. Dans ces ouvrages, Diderot se permet d'exprimer ses pensées librement. Nous pouvons connaître également, quoique de manière plus indirecte, ses pensées sur l'enfance dans la fiction intitulée *Le Neveu de Rameau*. Une troisième sorte de texte, sa correspondance, différente par son intimité, montre aussi son intérêt à l'égard de ces sujets : nous analyserons sa *Lettre à la comtesse de Forbach sur l'éducation des enfants* pour compléter notre corpus. Dans ce travail, nous avons essayé de prendre une certaine distance critique selon le genre et l'intention de l'auteur.

Dans la conception de l'enfance, un changement fondamental se produit pendant ce siècle. Les parents, qui ont considéré leurs enfants comme de petits adultes, commencent à accepter que l'enfant a aussi sa propre manière de penser et d'agir<sup>1</sup>. La confiance en l'enfant s'élabore lentement et la vie commune des parents avec leurs enfants se répand. C'est à l'intérieur de la famille bourgeoise que ce changement se déroule le plus vite. La famille nucléaire se substitue à la nombreuse famille médiévale. Le nombre des enfants baisse et l'âge des époux s'approche qui ont pour conséquence que les parents consacrent plus de temps à leurs enfants<sup>2</sup> et c'est naturel pour eux que l'enfant participe dans les tâches quotidiennes<sup>3</sup>. Cette transformation a entraîné un changement aussi bien dans les théories éducatives que dans la pratique de l'éducation. Jusqu'à cette époque, l'éducation s'est déroulée en grande partie dans les institutions monacales, étant donné qu'elle a été fondée sur le fait qu'il faut déraciner le mal dans l'enfant<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> SNYDERS, Georges, *La pédagogie en France aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, PUF, 1965, p. 269-270. (Désormais : SNYDERS, *La pédagogie en France*)

<sup>2</sup> PUKÁNSZKY, Béla, *A gyermekkor története*, Budapest, Műszaki Könyvkiadó, 2002, p. 122-123. (Désormais : PUKÁNSZKY, *A gyermekkor története*)

<sup>3</sup> SNYDERS, *La pédagogie en France*, p. 304.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 269-270.

L'expérience personnelle a formé sa réflexion sur l'éducation. Diderot fréquente le collège des jésuites de Langres dont il formule une critique vive<sup>5</sup> dans la *Réfutation d'Helvétius* :

J'ai passé les premières années de ma vie dans les écoles publiques, et j'ai vu quatre ou cinq élèves, supérieurs à tous les autres, se succéder pendant le cours entier de l'année, dans les places d'honneur, et décourager le reste de la classe.

J'ai vu tous les soins du professeur se concentrer dans ce petit nombre de sujets d'élite, et tous les autres enfants négligés.

J'ai vu ces cinq ou six sujets merveilleux occupés pendant six ou sept ans de l'étude des langues anciennes qu'ils n'avaient point apprises.

Je les ai vus tous sortir du collège sots, ignorants et corrompus.

[...] J'ai vu cette règle, inflexible pour les enfants des pauvres, se prêter à toutes les fantaisies des enfants des riches.

J'ai vu les enfants de ces derniers aller chercher deux fois la semaine dans la maison paternelle, le dégoût des études, et le répandre parmi leurs camarades.

Et je me suis écrié : « Malheur au père qui peut faire élever son enfant à côté de lui et qui l'envoie dans une école publique. »<sup>6</sup>

Diderot suit cette réflexion dans les *Mélanges* aussi : « notre éducation, bornée à l'étude des langues, a été jusqu'à présent monastique. On dirait que tous les enfants renfermés dans nos collèges sont destinés ou à la magistrature ou à l'Eglise »<sup>7</sup>.

Les penseurs de cette époque argumentent pour l'accès à des connaissances actuelles et utilisables comme les sciences naturelles ou les « arts mécaniques ». Au lieu de l'éducation religieuse, les parents optent pour une éducation qui « prépare l'enfant à agir dans le monde »<sup>8</sup>. Au cours de notre analyse, nous nous concentrons sur les sujets qui se montrent très importants dans la réflexion de Diderot, c'est la raison pour laquelle ce travail s'organise autour de deux axes étroitement liés : la place que l'enfant occupe dans la famille, et dans une unité plus large, dans la société.

Dans les ouvrages théoriques destinés à Catherine II, on peut distinguer trois niveaux : le premier est celui des idées générales ; le deuxième s'occupe de la réalisation virtuelle et de la critique des méthodes françaises actuelles. Le troisième niveau est constitué des conseils pratiques et concrets donnés à l'impératrice.

Parlant de la Russie, Diderot pense évidemment à la situation de son pays. Il n'est pas satisfait de l'enseignement français contemporain, selon lui, cette sorte d'éducation ne donne pas un savoir vraiment utile et nécessaire :

---

<sup>5</sup> STENGER, Gerhardt, *Diderot. Le combattant de la liberté*, Paris, Perrin, 2013, p. 23.

<sup>6</sup> DIDEROT, Denis, *Réfutation suivie de l'ouvrage d'Helvétius intitulé l'Homme*, in *Œuvres*, tome I, *Philosophie*, édition établie par Laurent Versini, Paris, Robert Laffont, 1994, p. 919.

<sup>7</sup> DIDEROT, Denis, *Mélanges philosophiques, historiques, etc., pour Catherine II*, in *Œuvres*, tome III, *Politique*, édition établie par Laurent Versini, Paris, Robert Laffont, 1995, p. 286. (Désormais : DIDEROT, *Mélanges*)

<sup>8</sup> SNYDERS, *La pédagogie en France*, p. 356 ; 361.

on nous élève assez bien ; nous ne manquons ni d'instituteurs ni d'instruction. Mais à quoi nous sert cette éducation ? quelle importance pouvons-nous y mettre ? à quoi nous mène-t-elle ? à être plus ou moins agréables en société ; à obtenir la préférence sur un rival auprès d'une femme ; à être des petits soupers d'un grand seigneur ; à plaire ; à être accueilli par des vizirs tourmentés d'un profond ennui<sup>9</sup>.

Diderot formule l'idée que déjà le but de l'éducation est mal désigné, et que ce défaut provient du fait que l'instruction n'est pas mise sous l'autorité de l'État. La pensée qu'il faudrait mettre une partie de l'éducation dans des cadres nationaux, pourrait résoudre un autre problème aussi, notamment l'instruction des enfants de basse extraction. Il rédige sa proposition à la solution de ce problème dans le chapitre XXV des *Mélanges*. L'écrivain élabore un enseignement qui est à la fois obligatoire et gratuit. Il exprime un idéal, selon lequel tout le monde pourrait étudier jusqu'au maximum de ses possibilités et suggère que les enfants pauvres devraient être éduqués de la même manière que les enfants riches ; néanmoins, nous pouvons apercevoir des différences entre le but de leur éducation.

Son but ultime ne diffère pas de celui de ses contemporains ; il consiste dans la formation de bons citoyens et de bons pères de famille. Il le rédige dans le *Plan d'une université* de la façon suivante :

il s'agit de donner au souverain des sujets zélés et fidèles ; à l'empire, des citoyens utiles ; à la société, des particuliers instruits, honnêtes et même aimables ; à la famille, de bons époux et de bons pères<sup>10</sup>.

Diderot considère qu'il est d'une importance fondamentale que les enfants venus d'une famille de statut social bas reçoivent également un enseignement. Ils ont un plus grand besoin de l'instruction, car c'est une possibilité pour eux à l'ascension sociale.

L'auteur pense que dans les familles pauvres, les parents ne peuvent pas accorder une attention suffisante à l'enfant. Cependant, au lieu de considérer cette situation comme un désavantage, il souligne plutôt le bon côté :

[ils] sont élevés plus sévèrement ; moins chers à leurs parents indigents, ils en sont moins corrompus ; ils n'imaginent pas qu'on sait tout sans rien apprendre ; ils se tourmentent ; ils travaillent ; ils se hâtent de sortir de leur obscurité, l'unique moyen d'obtenir les aisances de la vie qui leur manquent, ou de s'en consoler par la considération générale, l'estime de leurs semblables, et la conscience de leur valeur<sup>11</sup>.

Les enfants pauvres doivent donc faire un grand effort pour obtenir l'estime sociale. Ils sont motivés à travailler sérieusement, car ils sont obligés à gagner

---

<sup>9</sup> DIDEROT, *Mélanges*, p. 303-304.

<sup>10</sup> DIDEROT, Denis, *Plan d'une université*, in *Œuvres*, tome III, *Politique*, édition établie par Laurent Versini, Paris, Robert Laffont, 1995, p. 416-417. (Désormais : DIDEROT, *Plan d'une université*)

<sup>11</sup> DIDEROT, *Mélanges*, p. 283.

de l'argent. Ce dernier motif n'incite pas les riches à étudier car ils vivent dans l'aisance depuis leur naissance.

Si Diderot établit une différence entre les riches et les pauvres du point de vue des matières enseignées, c'est pour démontrer que ces derniers ont un plus grand besoin de bien apprendre les matières de base, c'est à dire « lire, écrire, orthographier couramment sa langue » et « former les caractères de l'arithmétique »<sup>12</sup>. Mais si les hommes de métiers apprennent à écrire aussi, c'est un avantage particulier, car ainsi un autre avenir s'ouvre devant eux<sup>13</sup>. Diderot exprime son avis concernant ce sujet dans l'article « Écriture » de l'*Encyclopédie* :

Il n'est pas nécessaire qu'un enfant qui a de la fortune sache écrire comme un maître d'école ; mais celui qui a des parents pauvres et qui trouve l'occasion de se perfectionner dans l'écriture, ne connaît pas toute l'importance de cette ressource, s'il la néglige. Pour une circonstance où l'on serait bien-aise d'avoir un homme qui sût dessiner, il y en a cent où l'on a besoin d'un homme qui sache écrire<sup>14</sup>.

Dans les *Mélanges*, Diderot exprime son idée de la différenciation des élèves selon la situation financière de leur famille. Il répartit les élèves en trois groupes en raison du financement de leur enseignement : les pensionnaires, les boursiers et les externes.

Le premier groupe est composé des « enfants des parents aisés, mais trop distraits ou trop occupés pour veiller eux-mêmes sur leurs enfants ». Ils sont donc les enfants riches, et la leçon la plus importante pour eux est d'apprendre l'égalité. Diderot juge important qu'à l'école, ils ne soient entourés ni de précepteurs particuliers, ni de valets et de cette manière, ils apprennent l'égalité. Il veut qu' « un pensionnaire noble soit aussi parfaitement sous la férule du maître que le pensionnaire roturier ; et que celui-ci puisse s'en venger s'il est insolent ».

Les membres du groupe des externes devraient porter un vêtement d'école afin d'éviter l'école buissonnière. Ils habitent chez eux, ils ont « des parents en état de les garder, de les nourrir, de les vêtir, de fournir à toutes dépenses et de les envoyer à l'école ».

Enfin, le dernier groupe est celui des boursiers qui sont « les enfants de ceux qui ne sont pas assez aisés pour fournir soit à l'éducation, soit à la subsistance de leurs enfants, et que le collège adopte ». Ils reçoivent leur bourse du souverain, des grands seigneurs ou des riches particuliers. Pour une bourse

<sup>12</sup> DIDEROT, *Plan d'une université*, p. 430.

<sup>13</sup> PEROL, Lucette, « Diderot et les problèmes de l'éducation » in *Diderot : Il politico, il filosofo, lo scrittore. A cura di Alfredo Mango*, Milano, 1986, p. 155.

<sup>14</sup> DIDEROT, Denis, « Écriture », in *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, sous la dir. de Diderot et d'Alembert,

[<http://artflx.uchicago.edu/cgi-bin/philologic/getobject.pl?c.4:647:12.encyclopedie0311.3752223>] (Site consulté le 2 avril 2013).

vacante, Diderot propose d'introduire le concours qui motive les enfants et les parents. Pour éviter que les boursiers soient humiliés, ils seront éduqués séparément, parce qu'ils sont méprisés par les deux autres groupes. Il juge encore important que « les parents, pendant la durée de l'éducation, perdissent toute autorité sur leurs enfants ». Cela montre une certaine méfiance à l'égard des préjugés concernant les familles d'origine basse, et constate que malgré leur situation financière, « presque tous les hommes qui se distinguent dans les sciences et dans les arts sont de basse extraction » ; au contraire, les enfants riches « imaginent [...] qu'on sait tout sans rien apprendre »<sup>15</sup>.

La question du concours revient plusieurs fois dans la réflexion de Diderot. Cette pratique existe déjà en France, à la Faculté de droit. Diderot a donc trouvé un exemple pratique qui fonctionne bien, il connaît son processus et il pense que c'est possible de l'élargir sur tous les domaines de la vie du travail. Il veut assurer l'égalité des chances pour tout le monde. L'écrivain trouve l'utilité de l'introduction des concours dans le fait qu'il « ferme la porte aux injustices connues sous le nom de faveurs et de grâces » et par cela, il a l'intention d'éviter que « l'or devienne le premier mobile d'une nation »<sup>16</sup>.

Dans les ouvrages destinés à Catherine II, Diderot rejette l'éducation ecclésiastique et il critique encore le manque de l'utilité publique de l'enseignement de la France<sup>17</sup>. La critique de Diderot ne concerne pas uniquement le système scolaire, mais aussi les enseignants. Dans les institutions publiques, Diderot confie l'éducation aux maîtres. Sa lettre à la comtesse de Forbach traduit des prétentions élevées concernant leur qualité : « [L]es bons maîtres sont rares, parce qu'ils traînent leurs élèves pied à pied, et qu'on a fait avec eux une route immense, sans qu'ils se soient avisés une fois de nous arrêter sur les sommités, et de promener nos regards autour de l'horizon »<sup>18</sup>. Ce n'est donc pas assez de bien connaître une branche de la science, il faut pouvoir la transmettre aux enfants d'une manière qui convient à leur âge et à leur intérêt.

Il accentue dans les *Mélanges* que l'apprentissage des langues anciennes tel que le latin et le grec n'a aucune utilité, cependant il conseille leur étude dans le *Plan d'une université*, mais seulement quand « l'étudiant n'étant plus un enfant, ayant le jugement fait, et la tête meublée d'une assez bonne provision de connaissances élémentaires en tout genre »<sup>19</sup>.

Le rôle du maître ou du précepteur constitue un sujet de discussion dans *Le Neveu de Rameau* aussi. Le personnage de MOI veut un ou deux maîtres pour l'instruction de sa fille, mais LUI met en doute cette conception :

<sup>15</sup> Toutes les citations proviennent de DIDEROT, *Mélanges*, p. 283-285.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 308-309.

<sup>17</sup> DIDEROT, *Plan d'une université*, p. 416.

<sup>18</sup> DIDEROT, Denis, *Lettre à la comtesse de Forbach*, in *Œuvres*, Tome V, *Correspondance*, édition établie par Laurent Versini, Paris, Robert Laffont, 1995, p. 1101-1102. (Désormais : DIDEROT, *Lettre à la comtesse de Forbach*)

<sup>19</sup> DIDEROT, *Plan d'une université*, p. 453.

Et ces maîtres, vous espérez qu'ils sauront la grammaire, la fable, l'histoire, la géographie, la morale dont ils lui donneront des leçons ? [...] S'ils possédaient toutes ces choses assez pour les montrer, ils ne les montreraient pas. [...] c'est qu'ils auraient passé leur vie à les étudier<sup>20</sup>.

Contrairement à MOI, LUI confie l'éducation de son fils à un précepteur, il ne s'en occupe point. Il ne veut dans aucun cas assumer cette tâche, il rejette complètement cette idée après la proposition de MOI : « Ma foi, ce ne sera pas moi ; mais peut-être un jour, le mari de ma fille ou la femme de mon fils »<sup>21</sup>.

Dans *Le Plan d'une université*, Diderot précise et nuance son idée sur le bon maître. Il présente la pensée que les maîtres devraient être choisis par un concours selon leurs mœurs et leur capacité intellectuelle. Il précise que le bon maître doit avoir à la fois trois qualités : « la science approfondie de la matière qu'il doit enseigner ; un esprit juste ; une âme honnête et sensible »<sup>22</sup>. Diderot souligne que les instituteurs ne doivent pas porter une « vile et funeste prédilection »<sup>23</sup> pour les enfants riches, et il est important qu'ils traitent pareillement tous les élèves. Pour le philosophe, la relation entre maître et élève doit être égalitaire, pourtant il est nécessaire que les enfants respectent les enseignants. Le « temps des études » et celui des loisirs est organisé, surveillé par les « maîtres de quartiers ou répétiteurs »<sup>24</sup>.

Diderot attribue à un maître non pas la seule tâche d'enseigner sa propre matière, mais aussi la préparation des élèves à vivre dans le monde. Il juge utile qu'un professeur d'anatomie et de physiologie soit « obligé de finir son cours par quelques leçons sur l'art de fortifier le corps et de conserver sa santé, et de ne pas oublier la longue liste de souffrances que l'homme intempérant se prépare »<sup>25</sup>.

Très exigeant à l'égard des professeurs, le philosophe pense qu'ils ne doivent pas commettre de faute et s'ils en commettent une, cela « ne doit jamais être traité légèrement ». Il s'adresse enfin en ces termes à la fois aux pères et à Catherine II :

Pères, l'indulgence déplacée pour l'instituteur de vos enfants retombera sur eux et sur vous. Souverains, l'indulgence déplacée pour de mauvais instituteurs retombera sur l'espoir de votre nation et sur vous<sup>26</sup>.

Dans ce système de l'éducation, les enfants trouvés ont aussi une place particulière. Diderot suggère de leur apprendre à lire et écrire, et un peu d'arithmé-

---

<sup>20</sup> DIDEROT, Denis, *Le Neveu de Rameau*, intr., chronol., dossier, bibliogr. par Jean-Claude Bonnet, Paris, GF-Flammarion, 1993, p. 68. (Désormais : DIDEROT, *Le Neveu de Rameau*)

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>22</sup> DIDEROT, *Plan d'une université*, p. 496.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 419.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 489.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 443.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 497.

tique, de géométrie et de mécanique. Il les prédestine « aux arts et métiers »<sup>27</sup>, tout en leur laissant le libre choix d'un métier qui leur convient. Il leur propose une éducation semblable à celle des jeunes filles, parce que leur situation est semblable de ce point de vue, qu'eux aussi, ils sont destinés à un sort déterminé et n'ont pas de véritable possibilité de choisir.

Pour les filles, Diderot imagine une éducation complètement différente de celle des garçons et sur ce point, il ne diffère pas de ses contemporains, quoique sa conception semble assez libérale, il ne refuse même pas la possibilité de l'égalité entre les femmes et les hommes.

Dans les œuvres analysées, l'éducation des garçons et celle des filles reçoivent presque la même importance ce qui résulte probablement du fait que Diderot lui-même a aussi une fille. Il puise donc de sa propre expérience quand il parle de cette question.

Dans sa conception, on peut voir des éléments conservateurs, par exemple la pensée selon laquelle les garçons ne peuvent pas être éduqués ensemble avec les filles, même les femmes des maîtres ne peuvent pas entrer dans le collège parce que « le mélange des deux sexes ne tarde pas à y introduire les mauvaises mœurs et la division »<sup>28</sup>. Théorie et pratique semblent se contredire. En plus, ses idées apparaissent d'une manière divergente dans ses ouvrages, les œuvres fictionnelles et théoriques ne reflètent pas tout à fait la même conception.

En France, les filles venues d'une famille plus aisée ont été éduquées dans des couvents jusqu'à l'âge de 15 ans. Après en être sorties, elles se sont mariées à un homme que la famille a jugé de « bon parti ». Les filles n'ont pas atteint dans ces couvents une instruction qui pouvait être vraiment utile dans leur vie ultérieure.

Diderot parle de l'éducation des filles en France, et il accentue les inconvénients de l'éducation assurée dans les couvents. A ce point, nous pouvons aussi mentionner son roman intitulé *La Religieuse*, malgré le fait que dans cette œuvre, ce sujet ne soit pas central, mais implicitement, il critique cette sorte d'éducation des filles.

Le terme qu'il utilise pour les institutions qui servent à l'éducation des filles : « maison des jeunes filles » diffère de celles des garçons qu'il appelle « école ». Dans les *Mélanges*, il souligne le côté négatif des maisons des filles :

si, chez moi, dans une maison publique d'éducation, une jeune fille était séduite, et que la séduction transpirât, ou par quelque indiscrétion ou par les suites naturelles, la maison serait perdue, et perdue pour jamais. Il n'y a point de parents qui voulussent y envoyer leurs enfants<sup>29</sup>.

<sup>27</sup> DIDEROT, *Mélanges*, p. 320.

<sup>28</sup> DIDEROT, *Plan d'une université*, p. 496.

<sup>29</sup> DIDEROT, *Mélanges*, p. 255.

Le philosophe regarde cette question du point de vue de l'impératrice et de la nation qu'elle dirige et il trouve que les conséquences d'un tel événement sont très graves et il suggère la clôture ou bien la réforme fondamentale de ces maisons.

Diderot exprime ses pensées de l'éducation des filles dans son dialogue *Le Neveu de Rameau* dans lequel les deux personnages, LUI et MOI, forment des idées divergeantes sur ce sujet.

Tous les deux ont un enfant : MOI a une fille, et LUI un garçon. La fille de MOI a huit ans et il veut lui donner un enseignement qui convient à son âge et à son sexe. Tout comme son œuvre intitulée *Sur les femmes*, le dialogue rend compte de la psychologie particulière des femmes. En plus, il s'écarte des coutumes contemporaines et au lieu d'enseigner la danse et le chant, il lui apprend « à raisonner juste », « de la grammaire, de la fable, de l'histoire, de la géographie, un peu de dessin et beaucoup de morale ». L'autre personnage, LUI, considère toutes ces connaissances inutiles à une femme, il constate cyniquement qu'elle peut aussi « déraisonner », « minauder », « pourvu qu'elle soit jolie, amusante et coquette »<sup>30</sup>.

LUI imagine pour son fils une éducation complètement différente. Déjà le but diverge : « Je veux que mon fils soit heureux ; ou ce qui revient au même honoré, riche et puissant »<sup>31</sup>.

Ce dialogue attire notre attention au fait que dans l'éducation, la transmission d'un savoir réellement utile et l'acquisition de la manière de se comporter en société sont également nécessaires.

Dans les *Mélanges pour Catherine II*, l'éducation intellectuelle et morale ne sont pas si strictement séparées, elles sont plutôt mêlées : toutes les deux sont importantes, elles se renforcent l'une l'autre.

Il est intéressant que dans cet ouvrage, il continue à prendre comme point de départ l'éducation de sa propre fille, ce qui contredira sa réflexion, étant donné que Diderot essaie de prouver à Catherine II que l'instruction des filles est possible dans les cadres institutionnalisés. A travers cette éducation, il a le but de « préparer des mères, des épouses et des citoyennes instruites, honnêtes et utiles »<sup>32</sup>. Diderot essaie de montrer que le but est semblable que dans le cas de l'éducation de l'homme, les deux doivent devenir « citoyens utiles », « instruits, honnêtes » et « bons époux »<sup>33</sup>.

Diderot souligne l'importance des cours d'anatomie pour les filles de 16-18 ans, quelques années avant le mariage. Dans ces cours, elles étudient le corps humain « sur des pièces en cire et injectées qui aient la vérité de la nature, sans en offrir le dégoût ». Par cette étude, il veut garder l'honnêteté des filles, car « quand [elles ont] tout su, [elles n'ont] plus rien cherché à savoir.

<sup>30</sup> Toutes les citations proviennent de DIDEROT, *Le Neveu de Rameau*, p. 67.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>32</sup> DIDEROT, *Mélanges*, p. 257.

<sup>33</sup> DIDEROT, *Plan d'une université*, p. 416-417.

[Leur] imagination s'est assoupie et [leurs] mœurs n'en sont restées que plus pures ». Elles apprennent également « à quoi s'en tenir sur les discours des hommes ».

Ces cours, donnés par une jeune demoiselle, les préparent à la vie aussi. Les filles apprennent à se comporter convenablement en société, elles reçoivent des leçons de la pudeur et de la bienséance, mais ces cours d'anatomie les préparent aussi à la maternité. Cette connaissance peut être utile pendant la grossesse et lors de l'accouchement. En tant que mère, cette étude « lui servira dans la santé pour la conserver ; dans la maladie pour bien désigner le lieu de sa douleur, dans la maison pour son mari, pour ses enfants et pour ses domestiques ».

Ce cours se déroule dans des cadres institutionnalisés, mais il dure « à peine huit jours », ce qui montre que cette éducation n'est pas du tout égale à celle des garçons mais Diderot ne la voit réalisable que de cette manière.

L'exemple de sa fille, évoqué devant la tzarine, semble montrer que Diderot juge efficace l'éducation qu'il a donnée à sa fille :

c'est ainsi que ma fille a appris, et ce qu'il lui convenait d'entendre ou de ne pas entendre, et à rester en compagnie ou à s'en retirer à temps, à discerner l'homme honnête de l'homme grossier, l'ouvrage délicat de l'auteur ordurier, le livre dont la lecture lui convenait ou ne lui convenait pas, la raison de ce qui se passait en elle, fille, et de ce qui devait se passer, femme<sup>34</sup>.

Dans les familles bourgeoises, proportionnellement à leur prise de puissance économique et sociale, tous les deux parents participent dans l'éducation de leurs enfants. Aussi l'intimité familiale commence à apparaître, et l'enfant n'est pas donné à une nourrice, il reçoit sa première éducation en famille<sup>35</sup>. En revanche, ceux qui appartiennent aux classes sociales plus aisées, n'imaginent même pas la possibilité de devenir « parents éducateurs » encore moins de « mère pédagogue »<sup>36</sup>.

Selon Diderot, les parents doivent reconnaître l'importance de l'éducation dès la naissance. Il veut former des époux qui deviennent par la suite « des parents jaloux de transmettre [à leurs enfants] la bonne éducation qu'ils auront reçue »<sup>37</sup>.

Dans sa lettre à Mme de Forbach, Diderot souligne que la chose principale à apprendre pour les parents est d'agir toujours d'une manière honnête devant leurs enfants « sans se proposer pour modèles », et faire toujours attention à eux sans les regarder sans cesse. Ce qui est de la même importance, c'est l'exemple personnel qui comprend le parler correct et la réflexion juste et lo-

<sup>34</sup> Toutes les citations proviennent de DIDEROT, *Mélanges*, p. 257-259.

<sup>35</sup> SNYDERS, *La pédagogie en France*, p. 297.

<sup>36</sup> BROUARD-ARENS, Isabelle, « Vies et images maternelles dans la littérature française du dix-huitième siècle », *Studies on Voltaire*, Oxford, 1991, p. 240. (Désormais : BROUARD-ARENS, « Vies et images maternelles »)

<sup>37</sup> DIDEROT, *Mélanges*, p. 342.

gique. Diderot propose également aux parents de montrer du remords à cause de leurs fautes graves commises, et par cela il veut atteindre que l'enfant aussi suive cet exemple. En plus, l'auteur trouve également primordial que les parents considèrent l'enfant comme une personne à part entière, qu'ils lui apprennent la véracité et l'expression précise et claire. Il veut donc « conserver en eux le sentiment de la dignité, de la franchise, de la liberté, et de les accoutumer à ne reconnaître de despotisme que celui de la vertu et de la vérité ». Enfin, Diderot propose encore d'habituer l'enfant à l'ordre et à la modération ; tâches, que l'auteur attribue également aux parents<sup>38</sup>.

Au cours de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'autorité paternelle se repose dans les familles bourgeoises sur les soins que le père a donné à ses enfants<sup>39</sup>. Diderot, fait également une réflexion sur le rôle du père dans la vie de son enfant. Cette problématique apparaît dans *Le Neveu de Rameau* où pour MOI, l'éducation des enfants signifie une des valeurs essentielles du citoyen : « il m'est infiniment plus doux encore [...] d'avoir [...] passé quelques heures instructives avec mes enfants », tandis que LUI s'oppose à cette opinion, il pense que veiller à l'éducation des enfants est « l'affaire d'un précepteur »<sup>40</sup>.

La question de l'éducation est également mise en rapport avec la discussion sur le rôle de l'héritage et de l'éducation dans la formation du caractère :

S'il est destiné à devenir un homme de bien, je n'y nuirai pas. Mais si la molécule voulait qu'il fût un vaurien comme son père, les peines que j'aurais prises pour en faire un homme honnête lui seraient très nuisibles ; l'éducation croisant sans cesse la pente de la molécule, il serait tiré comme par deux forces contraires, et marcherait tout de guingois, dans le chemin de la vie [...]. Avant que la molécule paternelle n'eût repris le dessus et ne l'eût amené à la parfaite abjection où j'en suis, il lui faudrait un temps infini : il perdrait ses plus belles années. Je n'y fais rien à présent. Je le laisse venir. Je l'examine. Il est déjà gourmand, patelin, filou, paresseux, menteur.

LUI lance l'idée que l'éducation peut avoir quelque effet, mais assitôt, il rejette cette pensée, et argumente pour le fait que les gènes hérités déterminent l'homme. Cette hésitation permet aussi de refuser la responsabilité : « Si [l'éducation] est mauvaise, c'est la faute des mœurs de ma nation et non la mienne ».

Pour LUI, l'unique but de l'instruction, c'est que son fils devienne heureux, « ou ce qui revient au même honoré, riche et puissant »<sup>41</sup>, mais les moyens pour y arriver ne sont pas toujours honnêtes. L'éducation morale fait partie également des sujets discutés dans cette œuvre. MOI a l'intention d'éduquer une fille honnête, mais LUI a la conviction qu'il ne faut pas être honnête pour être heureux.

<sup>38</sup> DIDEROT, *Lettre à la comtesse de Forbach*, p. 1102-1103.

<sup>39</sup> SNYDERS, *La pédagogie en France*, p. 297.

<sup>40</sup> DIDEROT, *Le Neveu de Rameau*, p. 76-77.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 116-117 ; 119.

Diderot, dans les *Mélanges*, prend position : dans les écoles publiques, il veut former des citoyens à la fois honnêtes et éclairés. Dans le chapitre LXXXI, il complète cette réflexion par la pensée qu' « il faut rendre un homme honnête, bon et juste avant que de le rendre fort »<sup>42</sup>.

Il fait une réflexion sur cette même question dans la lettre à Mme de Forbach. L'auteur se pose le problème s'il faut élever l'enfant à devenir un homme honnête ou bien un « grand homme ». Mais enfin il conclut que par le fait qu'il le rend honnête, il peut le rendre « grand ».

Je doute que le méchant puisse être véritablement grand ; je veux donc que mon enfant soit bon. Quand le méchant pourrait être véritablement grand, comme il serait au moins incertain s'il ferait le bonheur ou le malheur de sa nation, je voudrais encore qu'il fût bon.

Il juge l'étude des sciences exactes efficace pour l'éducation morale : « les mathématiques deviennent une science usuelle, une règle de vie, une balance universelle ; et Euclide, qui m'apprend à comparer les avantages et les désavantages d'une action, est encore un maître de morale. L'esprit géométrique et l'esprit juste, c'est le même esprit »<sup>43</sup>.

Diderot ne pense même pas que c'est uniquement le père qui peut devenir précepteur de son enfant, il attribue une importance fondamentale à la mère aussi. La conception concernant le rôle de la mère a beaucoup changé au cours de cette époque, la pensée que les deux parents peuvent avoir droit de décider de la question de l'éducation des enfants fait son apparition et cela montre une sorte d'égalité entre le père et la mère.

Dans le *Plan d'une université* le philosophe reprend l'idée développée dans sa lettre à Mme de Forbach, notamment que les parents doivent être en premier lieu un modèle, l'exemple à suivre pour leur enfant. En même temps, il souligne que les seconds personnages principaux dans l'instruction de l'enfant, c'est-à-dire les maîtres d'écoles doivent également être respectés par les parents, sinon, l'éducation ne mène à rien :

Un père, une mère qui méprise l'instituteur de son fils, l'avilit, et l'enfant est mal élevé : un souverain qui n'honore pas les maîtres de ses sujets, les avilit, les réduit à la condition de pédants, et la nation est mal élevée<sup>44</sup>.

D'une part, le maître doit donc être édifiant dans son savoir, ses mœurs et sa pratique éducative ; d'autre part les parents doivent respecter le maître et renforcer ce sentiment chez l'enfant.

<sup>42</sup> DIDEROT, *Mélanges*, p. 400.

<sup>43</sup> DIDEROT, *Lettre à la comtesse de Forbach*, p. 1099-1101.

<sup>44</sup> DIDEROT, *Plan d'une université*, p. 479.

L'enfant et son instruction se trouvent au sein de la réflexion de Diderot. Dans notre analyse, nous avons cherché à démontrer qu'il exprime dans ses ouvrages philosophiques et fictionnels l'idée selon laquelle l'enfant doit recevoir un rôle important dans la société ainsi que dans la famille. La société et la mentalité contemporaines ont beaucoup influencé son mode de réflexion, il reconnaît que l'éducation contemporaine n'est plus convenable, et propose de nouveaux modes d'instruction. L'éducation doit se dérouler, selon lui, au sein de la société, il propose une instruction obligatoire et gratuite. Dans les établissements publics, les maîtres, bien choisis, doivent avoir pour tâche, en dehors de la transmission des connaissances scientifiques, la préparation de l'élève à vivre, à agir dans le monde. En même temps, il ne néglige pas le rôle des parents, un des buts de l'éducation selon Diderot est justement de devenir bons parents et bons époux. Le rapport entre les époux est différent dans les ouvrages étudiés. Il pense qu'entre les parents, une sorte d'égalité peut se réaliser et argumente pour le fait que tous les deux parents prennent leur part de l'éducation. Le philosophe s'affiche toujours le but d'éduquer des enfants de telle manière que plus tard, ils deviennent des êtres heureux et des citoyens conscients de la société.